

Chapitre 3

Génération s divines

Le zodiaque découpé en douze éléments et son apparition si ancienne soulèvent deux énigmes : qui en fut à l'origine et pour quelle raison le cercle céleste fut-il divisé en *douze* portions ?

Les réponses exigent que l'on franchisse un seuil, que l'on réalise que sous l'apparente signification astrologique de la division des cieux en douze zones se cache une astronomie hautement sophistiquée. Une astronomie en réalité si avancée que l'homme en tant que tel aurait été bien incapable de maîtriser lorsque débuta cette division de l'écliptique.

Quand le cercle céleste tourne autour du Soleil, l'étoile solaire semble se lever chaque mois – qui constitue le douzième d'une année – dans une station différente. Mais celle qui prévaut sur toutes les autres, la portion du ciel réputée essentielle dans l'Antiquité et qui marque le passage d'une ère à l'autre (du Taureau au Bélier, du Bélier aux Poissons et en ce moment des Poissons au Verseau), est celle dans laquelle l'on voit le Soleil se lever le jour de l'équinoxe de printemps (figure 17). Lorsque le phénomène survient, la Terre, dans son orbite annuelle autour du Soleil, ne se place pas très exactement au même point de sa course. En raison d'un phénomène dénommé précession, un très léger retard se manifeste. Il finit par compter pour un degré tous les 72 ans. Ce décalage (qui aboutit à ce que chacun des douze segments soit égal, 30 degrés chacun) exige donc 2 160 ans (72×30) pour que se manifeste une rétrogradation du lever du soleil au jour de l'équinoxe sur le fond étoilé d'une constellation zodiacale (par exemple le Taureau) vers la constellation *précédente* (en l'occurrence le Bélier). Comme la Terre orbite autour du Soleil en sens inverse

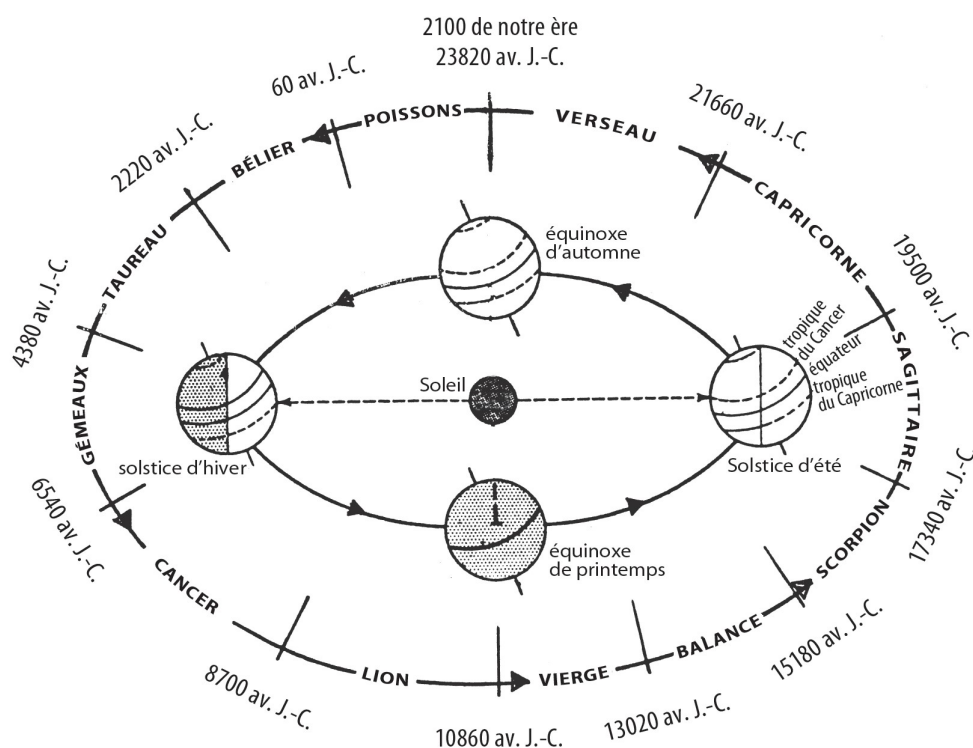


Figure 17

des aiguilles d'une montre, ce retard induit le décalage arrière du jour de l'équinoxe.

Mais alors, même si l'on tient compte des longévités humaines accrues constatées aux époques suméro-bibliques (Téra, 205 ans, Abraham, 175 ans), il aurait fallu du temps pour que se remarque ce décalage d'un degré (72 ans) ou deux (144 ans) – prouesse hautement improbable sans l'équipement astronomique poussé qu'il aurait fallu posséder. Et que dire de la capacité de prendre conscience et de vérifier une révolution d'ère zodiacale complète de 2 160 années ? Même les patriarches antédiluviens dotés de ce que les chercheurs appellent une longévité « fantastique » – 969 ans pour le détenteur du record, Mathusalem, et 930 pour Adam – ne vécurent pas assez longtemps pour se montrer les témoins d'une période zodiacale totale. Noé, le héros du Déluge, ne dépassa pas 950 ans. Et malgré tout, les archives mémorielles sumériennes de cet événement – une ère complète – nommèrent la constellation zodiacale concernée, celle du Lion.

Encore ne s'agit-il là que d'une partie de cet impossible savoir détenu par les Sumériens. Comment ont-ils pu connaître tant de choses ? Ils en ont donné eux-mêmes la réponse : tout ce que nous savons nous fut enseigné par les Anunnaki – « Ceux qui du ciel sur Terre s'en vinrent ». Lesquels, venus d'une autre planète à la période orbitale immense et dotés d'une longévité pour laquelle une année compte pour 3 600 des années des Terriens, n'éprouvèrent aucune difficulté à appréhender la précession et à diviser le zodiaque en douze segments.

À travers une collection de textes qui constituèrent les bases de la science et de la religion anciennes et qui furent traduits plus tard en d'autres langues, dont l'hébreu biblique, les récits que les Sumériens consacrèrent aux Anunnaki – leurs anciens dieux – constituèrent le socle sur lequel fut érigée la « mythologie ». Au regard des cultures occidentales, la mythologie qui s'impose d'abord à l'esprit est celle des Grecs. Mais elle a pour racine, à l'image de toutes les anciennes mythologies et des panthéons divins de toutes les nations – dans le monde entier – les croyances et les textes originaux sumériens.

Il fut un temps, nous content les Sumériens, où l'homme civilisé n'existait pas sur Terre, un temps où les animaux demeuraient à l'état sauvage, non domestiqués, un temps où les moissons n'étaient pas accomplies sur des terres non cultivées. En cet âge très éloigné, parvint sur terre un groupe de cinquante Anunnaki. Sous la conduite d'un chef dont le nom était E.A (« Celui dont l'habitat est l'eau »), ils s'en étaient venus de leur planète mère NIBIRU (« la planète de la traversée ou du croisement »). Ils avaient atteint la planète Terre en amerrissant dans les eaux du golfe Persique. Un texte, que les spécialistes connaissent comme le « mythe » d'*Ea et la terre*, décrit la façon dont ce premier groupe gagna en pataugeant la terre ferme qui n'était qu'un marécage. Leur première tâche fut de drainer les marais, de libérer les chenaux des rivières, de rechercher des sources de nourriture (poissons et gibier). Puis ils commencèrent à fabriquer des briques à partir de l'argile du sol et à établir la toute première colonie sur terre, œuvre d'extraterrestres.

Ils nommèrent leur habitat ERIDU, littéralement « la Maison du lointain » ou « la Maison loin de la Maison ». Un nom à l'origine de l'appellation « Terre » commune aux plus anciens langages¹¹. L'événement prend place il y a 445 000 ans.

La mission de ces astronautes était de trouver de l'or en l'extrayant des eaux du golfe – un or indispensable à la survie sur Nibiru. Car alors, cette planète perdait son atmosphère, et par conséquent sa chaleur interne, de quoi compromettre à terme le maintien de la vie. Mais ce dessein se révéla impraticable, et les chefs de retour chez eux décidèrent que cet or ne pouvait s'obtenir que par la méthode la plus dure, l'extraction minière là où le métal existait en abondance, dans le sud-est de l'Afrique.

Ce plan nouveau exigeait un bien plus grand nombre d'Anunnaki sur la planète Terre. À l'époque en question, on en décompta six cents. Il fallait en outre mettre en place un programme élaboré de transfert de l'or raffiné à partir de la Terre en quantités variées. On employa à cette fin trois cents Nibiriens supplémentaires, les IGI.GI (« Ceux qui observent et qui voient »), opérateurs de plates-formes orbitales et de navettes. Le monarque de Nibiru, AN (« le Céleste » – en akkadien, Anu), vint sur Terre pour superviser le nombre accru des participants et les opérations en général. Il s'adjoignit deux de ses enfants : son fils EN.LIL (« Le seigneur du commandement »), au sens de la discipline aiguë, en charge de la direction des opérations ; et sa fille, NIN.MAH (« la puissante Dame »), doctoresse en chef, directrice médicale.

La répartition des tâches entre le pionnier Ea et le tout nouveau débarqué Enlil se révéla particulièrement délicate. Et aboutit à une impasse. À telle enseigne qu'Anu envisagea de rester sur terre et de déléguer la vice-royauté à l'un de ses fils sur Nibiru. Au final, les trois personnages procédèrent à un tirage au sort. Anu s'en retourna régner sur Nibiru. Le tirage réserva à Enlil son maintien dans la région qui avait vu le premier atterrissage avec une

11 Du moins pour l'allemand *Erde* et l'anglais *Earth*. « Terre » dérive vraisemblablement du sanskrit *ters* (ce qui est sec). *NdT.*

extension de son territoire pour former l'E.DIN (« le domaine des Justes »). Sa mission était l'établissement de colonies supplémentaires, chacune dotée d'une fonction spécifique (un spatioport, un centre de contrôle de mission, un centre métallurgique, un établissement médical, chacun utilisable en outre comme balise du couloir d'approche pour l'atterrissage). Le tirage avait réservé à Ea l'organisation des opérations minières au sud-est de l'Afrique – responsabilité qu'en sa qualité de scientifique éminent il n'était pas le plus mal placé pour assurer.

Pour autant, même si la tâche correspondait à sa compétence, Ea n'appréciait guère ce transfert loin de l'Edin. C'est pour se consoler de cet éloignement qu'il reçut le titre d'EN.KI – « le Seigneur de la Terre ».

Enlil a pu n'y voir qu'un titre de conciliation. Ea/Enki, de son côté, l'interpréta avec le plus grand sérieux. Quoique tous deux fils d'Anu, ils n'étaient que demi-frères. Ea/Enki était l'aîné, il aurait dû normalement succéder à son père sur le trône. Mais Enlil était un fils qu'Anu avait eu avec l'une de ses demi-sœurs. Or, conformément aux règles de succession en vigueur sur Nibiru, Enlil devenait l'héritier légal, même s'il n'était pas le premier-né. Désormais, les deux demi-frères se retrouvaient sur une autre planète, confrontés à un conflit potentiel : si la mission sur Terre devait se prolonger – voire devenir une colonie permanente sur cette planète étrangère –, qui revêtirait l'autorité suprême ? Le seigneur de la Terre ou le seigneur du commandement ?

La question prit une acuité particulière pour Enki dès lors qu'étaient présents sur Terre son fils Marduk, tout comme le propre fils d'Enlil, Ninurta. Car si le premier était le fruit de l'union d'Enki avec sa conjointe officielle, le second, né sur Nibiru, avait pour parents Enlil et sa demi-sœur Ninmah (couple non marié ; Enlil épousera Ninlil sur Terre et Ninmah ne convolera jamais). Or cette circonstance conférerait à Ninurta la préséance sur Marduk dans la ligne de succession.

Ce séducteur invétéré qu'était Enki décida de remédier à la situation en couchant avec sa demi-sœur lui aussi, dans l'espoir qu'elle

lui donne un fils. Mais la partie de jambes en l'air aboutit à la naissance d'une fille. Cet obstiné d'Enki commit l'inceste sans perdre de temps avec sa propre fille sitôt nubile. Laquelle, à son tour, enfanta une fille. Il ne restait plus à Ninmah qu'à paralyser momentanément Enki pour mettre un terme à ses errances conjugales.

Même s'il ne put obtenir d'enfant mâle de la part d'une demi-sœur, Enki ne manquait pas de rejetons masculins. Outre MAR.DUK (« Fils du Tertre pur »), lequel était lui aussi venu de Nibiru, venaient ses frères NER.GAL (« Grand veilleur »), GIBIL (« Celui du Feu »), NIN.A.GAL (« Prince des Grandes eaux ») et DUMU.ZI (« le Fils qui est la Vie »). Il n'apparaît pas clairement que tous avaient pour mère l'épouse officielle d'Enki, NIN.KI (« la Dame de la Terre »). Il est en revanche pratiquement avéré que le sixième fils, NIN.GISH.ZID.DA (« Seigneur de l'Artefact/Arbre de vie ») était le fruit d'une liaison entre Enki et la petite-fille d'Enlil, Ereshkigal, un jour qu'elle avait été la passagère du navire de son oncle, entre l'Edin et l'Afrique. Un cylindre-sceau sumérien représente Enki et ses fils (figure 18).

Après avoir épousé sa conjointe officielle, une jeune infirmière qui portait le nom épithète de NIN.LIL (« la Dame du commandement »), Enlil ne renonça jamais à sa fidélité à son égard. Ils eurent deux fils – le dieu de la Lune NANNA(R) (« l'Étincelant ») que les peuples sémitophones dénommèrent plus tard *Sîn*. Et son puîné, ISH.KUR (« Celui des Montagnes ») que l'on connaîtra mieux sous le nom d'*Adad* – « le Bien-aimé ». Une telle descendance restreinte, si on la compare au clan Enki, a de quoi expliquer pourquoi les trois enfants de Nannar/Sîn et de son épouse NIN.GAL (« Grande Dame ») furent promptement propulsés à la tête des Anunnaki en dépit de leur rang de troisième génération par rapport à Anu. Il s'agissait de celle que j'ai déjà citée, ERESH.KI.GAL (« la Maîtresse de la Grande Terre ») et des jumeaux UTU (« le Brillant ») et IN.ANNA (« la Bien-aimée d'Anu ») – les *Shamash* (« dieu du Soleil ») et *Ishtar* (Astarté/Vénus) des panthéons à venir.

Au plus fort de leur présence sur la planète Terre, les Anunnaki furent six cents, et les textes citèrent les noms de bon nombre



Figure 18

d'entre eux – mais sans quasiment jamais préciser leurs rôles et fonctions. Le tout premier texte qui évoque l'amerrissage initial d'Enki nomme certains de ses lieutenants et les missions qui leur étaient attribuées. L'on possède les noms des gouverneurs de chacune des colonies établies par les Anunnaki, chacun des dix dirigeants dans l'Edin d'avant le Déluge. La progéniture féminine née des manigances d'Enki a été identifiée, tout comme les époux qui leur ont été assignés. De même, furent désignés par leur nom les chambellans et autres émissaires des dieux majeurs, autant de déités masculines et féminines en charge de missions spécifiques (par exemple Ninkashi – ou Ninkasi –, chargée de la production de bière).

Alors que la généalogie de Yahvé, le Dieu de la Bible, brille par son absence complète, les « dieux » Anunnaki se montraient incollables sur les généalogies et les évolutions générationnelles. Elles figuraient au titre d'une partie du savoir secret des Listes divines conservées dans les temples qui dressaient la nomenclature des « dieux » Anunnaki sous l'angle des successions généalogico-générationnelles. Certaines de ces listes exhumées portaient jusqu'à vingt-trois noms de couples divins précurseurs d'Anu (et donc par la même occasion d'Enlil et Enki) sur Nibiru. D'autres se contentaient de nommer les dieux Anunnaki par leur succession chronologique. D'autres encore mentionnaient soigneusement le nom de la mère divine aux côtés de celui du père divin car c'était par la mère qu'était fixé le statut de la descendance selon les règles de succession.

Au-dessus de tout ce beau monde figurait toujours le cénacle de douze Grands divins, précurseurs des douze Olympiens du Panthéon grec. Initiée par les dieux anciens, la composition de ce cercle des Douze varia au fil des temps et des générations – mais elle ne dérogea jamais au nombre de douze. Sitôt qu’une figure disparaissait, une autre la remplaçait. Si l’un d’eux était promu à un rang supérieur, un autre devait être relégué.

Les Sumériens ont toujours représenté leurs dieux porteurs de coiffes à cornes à valeur distinctive (figure 19). J’ai émis l’hypothèse que le nombre des paires de telles cornes correspondait au rang ordinal des déités. Le classement du panthéon sumérien originel commençait au chiffre 60 (la base numérique des mathématiques sumériennes) attribué à Anu, puis se poursuivait avec le numéro 50 réservé à son successeur légal, Enlil, 40 pour Enki, 30 pour Nannar/Sîn, 20 pour Utu/Shamash et 10 pour Ishkur/Adad. Aux chaînons féminins étaient attribués 55, 45, 35 et 25 pour les épouses Antu, Ninlil, Ninki et Ningal, puis 15 pour Ninmah non mariée et 5 pour Inanna/Ishtar la célibataire. Au gré des bouleversements générationnels, Inanna/Ishtar accéda au fil du temps au rang « 15 » et Ninmah rétrograda en 5.

Remarquons bien que les deux prétendants à la succession sur la Terre, Ninurta et Marduk, étaient tenus hors de la liste initiale des « Olympiens ». Mais à partir du moment où la concurrence fit rage entre eux, le conseil des dieux reconnut Ninurta pour successeur légal et lui attribua le rang 50 – le même que celui de son père Enlil. Et parallèlement, Marduk reçut le rang ordinal éloigné de 10.

Une telle hiérarchie passait pour secrets divins auxquels n’était « initié » qu’un clergé trié sur le volet. Les tablettes sur lesquelles étaient inscrits les « nombres secrets des dieux » (à l’exemple de la tablette K.170 venue du temple de Ninive) faisaient l’objet d’un strict interdit de divulgation auprès de *la mudu’u* – les « non initiés ». Il arrivait souvent que l’information propre aux dieux figurât sans qu’apparaissent leurs noms. À la place, on utilisait leur nombre secret, comme « le dieu 30 » pour désigner Nannar/Sîn.



Figure 19

Le tableau de la figure 20 identifie les grandes déités par lien de parenté et rang (les Douze figurent dans des cadres en gras).

Mais pourquoi *douze* ?

Je pense que la réponse tient à une autre grande difficulté à laquelle furent confrontés les Anunnaki à partir du moment où ils décidèrent de transformer leur mission, au départ une expédition ponctuelle d'extraction minière, en colonisation à long terme, confiée à un millier de colons. Si l'on adopte leur point de vue, ils s'en étaient venus d'une planète à l'orbite « normale » pour en occuper une autre dont la course folle autour du Soleil l'entraînait 3 600 fois pour une seule année de Nibiru (une période orbitale). Au-delà même des ajustements physiques nécessaires, il fallait bien synchroniser temps terrestre et temps nibirien. Lorsqu'ils établirent leur équipement de pointe du centre de contrôle de mission à Nippur (un complexe dénommé DUR.AN.KI – « le Lien Ciel-Terre »), ils calculèrent très certainement la rétrogradation graduelle que nous nommons précession, et ils comprirent que la Terre, en plus de connaître une année orbitale rapide, obéissait à un autre cycle plus long – les 25 920 années avant que la planète ne

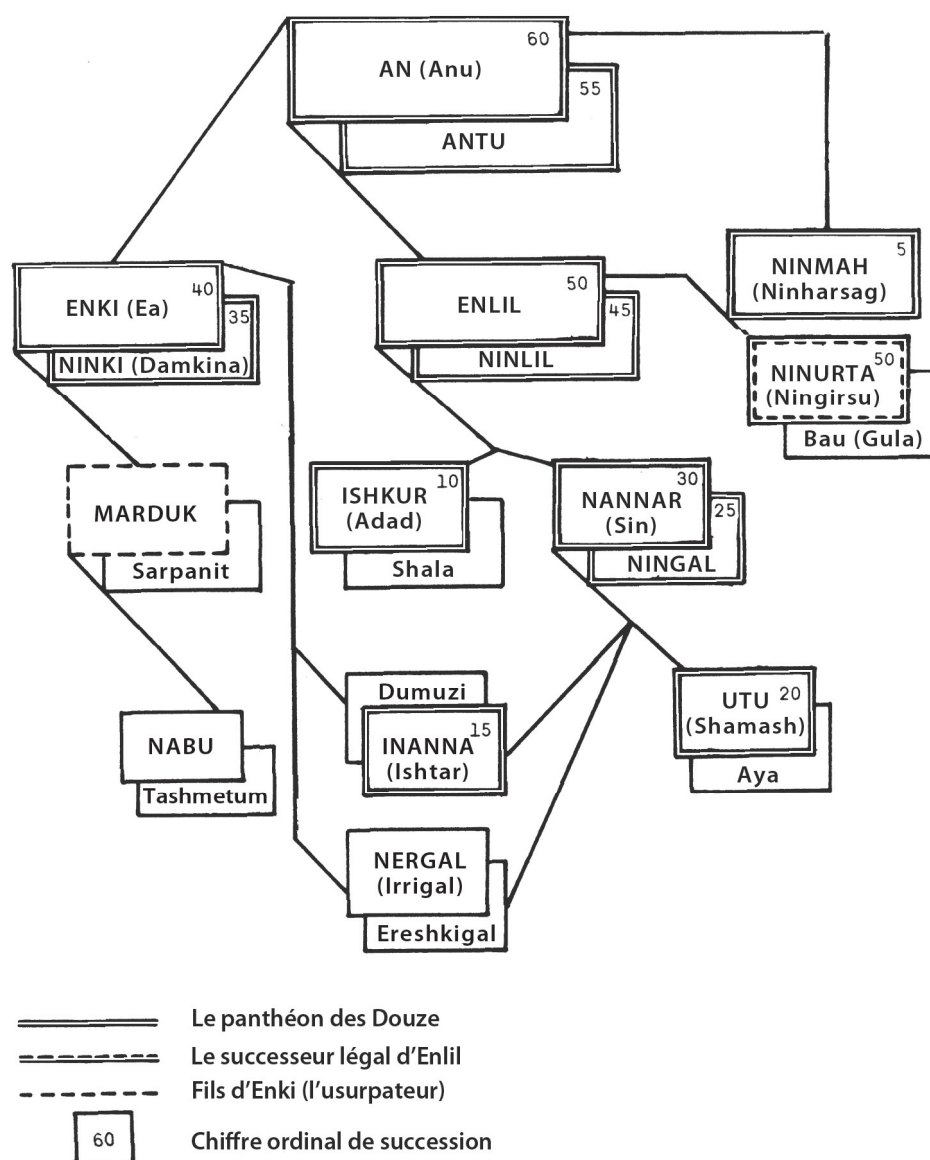


Figure 2

repasser par le même point céleste, un cycle qui a fini par prendre le nom de Grande année¹².

Comme le montrent les cylindres-sceaux (figure 21), les Anunnaki estimaient que la « famille du Soleil » comptait douze membres : le Soleil (au centre), la Lune (pour des raisons qu'ils donnaient), les

12 Dite aussi « Année platonique ». C'est la révolution complète des équinoxes autour de l'écliptique. Sa durée de 25 700 ans en moyenne varie avec la vitesse de précession. *NdT.*

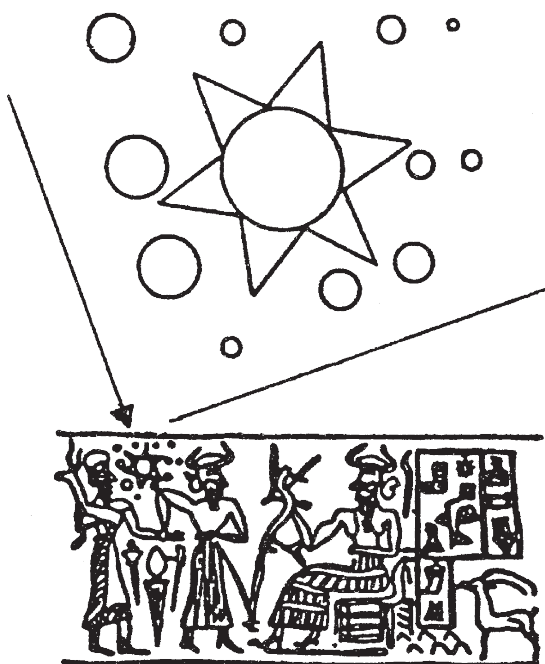
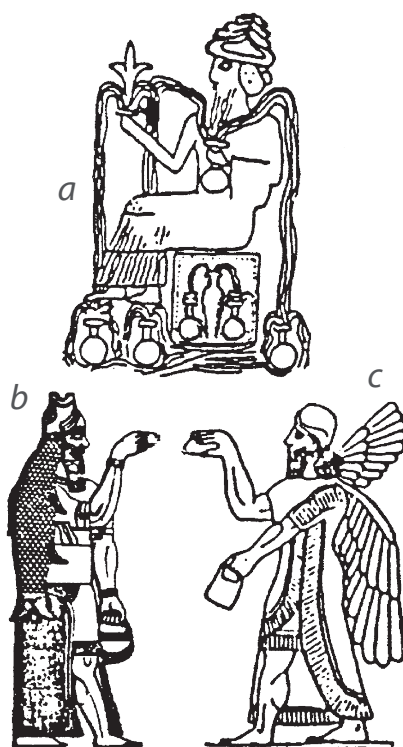


Figure 21

neuf planètes que nous connaissons aujourd'hui¹³ et une de plus – leur propre planète, Nibiru. À leurs yeux, ce nombre de douze constituait leur base numérique qu'ils appliquaient systématiquement aux calculs célestes dans la relation Ciel-Terre, y compris la division du cercle d'étoiles autour du Soleil. En se fondant sur leurs chartes stellaires détaillées, ils agençaient les étoiles au sein de chaque segment du ciel en constellations. Comment allaient-ils les nommer ? Eh bien pourquoi ne pas se fonder sur les patronymes mêmes de leurs propres chefs ?

Nous avons là Ea, « Celui dont l'habitat est l'eau », qui avait améri sur Terre dans les eaux du golfe Persique, qui appréciait la navigation dans les marais, qui avait peuplé les lacs de poissons. On l'honora on nommant d'après son nom deux constellations, celle de l'homme de l'eau (Verseau) et celle des « Poissons ». À l'époque sumérienne, il était ainsi représenté sur les cylindres-sceaux (figure 22a) et les prêtres qui présidaient à son culte étaient vêtus en pêcheurs (figure 22b).

13 Où entraient Pluton à l'époque de la rédaction du livre. *NdT.*



Figures 22a, 22b et

Enlil – déterminé, obstiné et souvent comparé à un taureau – fut lui aussi honoré par la dénomination de sa constellation du Taureau. Ninmah, très demandée mais jamais mariée, vit la constellation de la Vierge nommée pour elle. Ninurta, souvent désigné sous l'expression de Premier combattant d'Enlil, fut flatté par le Sagittaire (l'Archer). Le fils premier-né d'Ea, de par son caractère entêté, sa « caboche », fut assimilé à un Bélier sauvage. Et quand naquirent les jumeaux Utu/Shamash et Inanna/Ishtar, il alla de soi qu'une constellation, les Gémeaux (les jumeaux) reçoive cette appellation en leur honneur (en reconnaissance des rôles joués par Enlil et Utu/Shamash dans les activités spatiales des Anunnaki, les prêtres à la dévotion d'Enlil revêtirent les tenues des Aigles, figure 22c). Au fur et à mesure que changeaient les ordres hiérarchiques et qu'apparaissaient sur la scène terrestre les deuxième et troisième générations Anunnaki, chacune des douze constellations zodiacales fut attribuée à une figure Anunnaki.

Ce ne sont donc pas les hommes mais bien les dieux qui inventèrent le zodiaque.

Et le nombre, quelque changement survienne, devait toujours égaliser douze.

Aux termes de quarante « répétitions » (orbites) de Nibiru depuis leur première arrivée, les Anunnaki cédèrent face aux revendications des mines d'or en pleine mutinerie. Un texte intitulé *Le mythe d'Atra-Hasîs* relate les événements d'avant la mutinerie, la mutinerie elle-même et ses conséquences. Dont la majeure fut la création de l'Adam : le récit décrit comment l'humanité fut forgée. Une mutinerie en premier lieu tournée contre Enlil et son fils NIN.UR.TA (« le Seigneur qui achève la Fondation ») avec l'approbation d'Enki. Enlil exigea d'appliquer à l'encontre des mutins la peine maximale. Enki plaida l'impossibilité de poursuivre ce labeur épuisant. Anu se joignit à la motion d'Enki. Pour autant, l'or restait toujours aussi vital pour la survie. Comment allait-on l'obtenir ?

Au beau milieu de cette situation sans issue, Enki livra sa suggestion inouïe devant l'aréopage des Anunna : créons, dit-il, un travailleur primitif capable d'abattre le boulot ! Et quand le conseil des dieux abasourdi lui demanda comment un être nouveau pourrait bien être créé, Enki expliqua que la créature qu'il avait en tête « existe déjà » – un hominidé qui avait évolué sur terre sans avoir atteint encore le stade d'évolution des Anunnaki. Tout ce qu'il nous reste à faire, ajouta-t-il, consiste à « lui imprimer la marque des dieux » – le manipuler génétiquement pour lui donner l'apparence des Anunnaki.

Cet échange et la solution suggérée trouvent leur écho dans la Bible :

Puis *Elohim*¹⁴ dit :
Faisons l'homme à notre image,
selon notre ressemblance (Gn 1:26)

14 Bien sûr, les versions traditionnelles de la Bible traduisent *Elohim*, mot hébreu pluriel, par « Dieu ». *NdT.*



Figure 23

Donc un être qui ressemblerait aux Anunnaki tant physiquement que mentalement. Cette créature, assura Enki, « sera dévolue au service des dieux en vue de leur confort ». Séduits par la perspective de se débarrasser des travaux pénibles, les dieux approuvèrent le projet.

Plusieurs textes sumériens vont décrire comment, avec l'aide de Ninmah, et à l'issue de toute une série d'essais et d'échecs, fut au final créé un *Lullu* – un « sang-mêlé ». Ninmah, convaincue d'avoir abouti au « modèle parfait », leva bien haut l'être nouveau devant elle et s'écria : « De mes mains, je l'ai fait ! »

Elle estima que cette heure marquait un événement capital. Nous devrions bien partager son enthousiasme. Pour la bonne raison que cet instant, représenté par un artiste sumérien sur un cylindre-sceau (figure 23), nous montre l'événement absolu des annales de l'humanité : l'heure à laquelle, nous autres, *Homo sapiens*, nous émergeâmes sur la planète Terre.

À partir de cette combinaison génétique réussie, commença le lent processus de la réplication – ce que nous appelons de nos jours le clonage. Cette reproduction, qui impliquait la participation de femmes Anunnaki mobilisées comme « déesses de la naissance », clona le travailleur primitif sous la forme de modules de sept mâles et sept femelles. Ce que nous conte logiquement la Bible (Genèse, chapitre 1 et 5) en ces termes :

Lorsqu'*Elohim* créa l'homme,
il le fit à la ressemblance d'*Elohim*.
Il créa l'homme et la femme.

Cette lenteur du processus de clonage exigeait le recours à ces déesses de la naissance puisque la nouvelle entité biologique, en tant qu'hybride, ne pouvait se reproduire par elle-même. Si bien que pour accélérer les choses, Enki réalisa un second exploit d'ingénierie génétique – mais cette fois, c'est lui qui fut aux manettes. En jouant sur ce que la science moderne désigne par chromosomes X et Y, il conféra à la race humaine la capacité de procréation. Ce que la Bible transposa dans le récit d'Adam et Ève au jardin d'Éden (l'E. DIN sumérien) dans lequel Enki incarne le personnage du *Nachash* – un mot traduit par « serpent » mais qui signifie également « Celui qui sait/qui détient les secrets ».

Même s'il vota en faveur de cette expérience génétique, Enlil ne s'y résolut qu'à contrecœur. Contrairement au grand scientifique Enki, lui n'était pas motivé par le défi de la science. Osons lui prêter des propos tirés de notre imagination, « nous ne sommes pas venus d'une autre planète pour jouer à Dieu tout-puissant... » Il se montra carrément furieux lorsqu'Enki réussit sa seconde manipulation génétique qui, elle, n'avait pas été autorisée. « Tu as créé l'Adam à notre image », capable de se reproduire, dût-il tempêter. Encore un peu, et il sera en mesure de bénéficier du fruit de l'Arbre de vie !

Au final, l'humanité se vit bannir du jardin d'Éden et réduite à se débrouiller par elle-même. Mais loin de dépérir, elle proliféra sur toute la planète. Le mécontentement d'Enlil s'aggrava à partir du moment où les jeunes Anunnaki commencèrent à cultiver l'amitié des filles de l'Homme jusqu'à leur faire des enfants. Du côté de la Bible (Genèse, chapitre 6), l'histoire des *nephilim* (« Ceux qui descendirent »), les « fils des *Elohim* » qui prirent pour épouses des humaines, joue les préambules du récit du Déluge, la justification de la décision de volatiliser l'humanité de la face de la terre.

Enlil exposa son plan devant le conseil des dieux. Une immense catastrophe est sur le point de survenir, annonça-t-il. Le passage

prochain de Nibiru va déclencher un immense raz-de-marée qui va engloutir la planète. Ne mettons pas l'humanité en garde – que toute chair meure ! Les dieux en tombèrent d'accord et jurèrent d'en garder le secret. Y compris Enki. Mais il trouva une astuce pour prévenir le fidèle en qui il avait toute confiance, Ziusudra (le « Noé » de la Bible), auquel il donna pour ordre de construire l'Arche qui sauverait les siens et ses amis, tout comme il préserverait la « semence » de la faune tout entière.

L'histoire du Déluge est la plus longue parmi les récits bibliques. Mais toute étendue qu'elle soit, elle n'est qu'une version raccourcie des textes sumériens et akkadiens autrement développés et détaillés qui traitent de cet humide événement majeur. Enlil lui-même adoucit sa position au vu des conséquences lorsqu'il comprit qu'après l'anéantissement de tout ce que les Anunnaki avaient bâti sur la planète, il faudrait rétablir l'humanité au rang de partenaire pour rendre la planète Terre à nouveau habitable. Il donna son accord pour que les Anunnaki commencent à pousser l'humanité sur les plans culturel et technologique tous les 3 600 ans (ce qui correspond à la période orbitale de Nibiru). La grande civilisation sumérienne constitua l'acmé du processus.

À la veille du Déluge, les Anunnaki regagnèrent leurs navettes spatiales pour échapper à la catastrophe. C'est depuis l'atmosphère terrestre qu'ils assistèrent à l'engloutissement et à la destruction totale. L'humanité périt. Mais pas seulement. Toutes les réalisations annunakiennes au fil des 432 000 années passées disparurent de la surface ou furent enfouies sous des kilomètres de boue. Dont le spatiodrome établi en E.DIN.

Dès que le raz-de-marée commença son repli, les rescapés du ciel firent atterrir leurs navettes orbitales sur les plus hauts sommets du Proche-Orient, ceux du mont Ararat. Au fur et à mesure de l'assèchement du sol, ils furent en mesure d'utiliser la zone d'atterrissage – une immense plate-forme de pierre mise en place avant le Déluge au cœur des montagnes du Cèdre, l'actuel Liban. Mais pour le rétablissement des transferts spatiaux, ils avaient besoin

d'un spatiodrome. Décision fut prise de l'établir dans la péninsule du Sinaï. Le corridor de rentrée, comme avant le Déluge, fut balisé par les sommets jumeaux bien visibles du mont Ararat. On choisit un nouveau centre de contrôle de mission (le successeur de celui qui existait dans la Nippur d'avant le raz-de-marée). Et l'on bâtit deux sommets jumeaux artificiels pour matérialiser la phase finale du corridor de rentrée : ce sont les deux grandes pyramides encore érigées à Guizeh en Égypte.

La localisation du spatioport et de ses installations annexes revêtait une importance majeure compte tenu des rivalités mises en sourdine entre ce qui était devenu deux clans opposés sur terre. Pour minimiser les frictions entre eux, la division *de facto* des domaines entre Enlil en Éden et Enki en Abzu se vit formalisée : au premier et à ses descendants revenait la gouvernance de l'Asie et des territoires proches de l'Europe, au second le continent africain tout entier. Autrement dit, la zone d'atterrissage prédiluvienne et le nouveau centre de contrôle de mission appartenaient au territoire d'Enlil, alors que les grandes pyramides et le système de guidage intégré qu'elles constituaient dépendaient d'Enki. Par conséquent, il avait été décidé de placer l'aire du spatiodrome, la péninsule du Sinaï, sous le contrôle de Ninmah. Pour bien spécifier la chose, elle reçut le titre épithète de NIN.HAR.SAG – « la Dame des sommets montagneux ».

Quand j'ai émis l'hypothèse que les dieux d'Égypte n'étaient autres qu'Enki et son clan, l'idée pouvait paraître audacieuse à première vue. À commencer par leurs noms, totalement différents. Le grand dieu ancien des Égyptiens, par exemple, avait pour nom PTAH, « le Développeur ». Certes, mais le mot avait pour équivalent l'épithète sumérienne d'Enki, NUDIMMUD, « le Créateur d'objets habiles ». Il était le Connaisseur des secrets, le Serpent divin, dans les deux panthéons. Et il était représenté (ce qui rappelle son épithète de « Celui dont l'habitat est l'eau ») dans les deux cas sous la forme de l'homme des eaux divin (figures 14 et 22), notre Verseau. Dans le panthéon égyptien, la maîtresse du Sinaï était HATHOR, surnommée « la Vache » dans les temps anciens. Et

il en allait pareillement pour Ninharsag surnommée à Sumer « la vieille décatie ».

Le fils prédominant d'Enki et son successeur désigné en Égypte était Râ, « le Pur », équivalent de Marduk, « le Fils du tertre pur » en Mésopotamie. J'ai exposé bien d'autres rapprochements entre les deux dans *Guerres des dieux, guerres des hommes*¹⁵. C'est la raison pour laquelle j'ai identifié le dieu égyptien THOT, fils de Ptah et gardien du savoir secret divin, au dieu Ningishzidda des textes sumériens.

Ptah/Enki finit par transmettre sa souveraineté sur l'Égypte à son fils Marduk/Râ. Lequel n'en fut pas satisfait. Sa naissance lui conférait le droit de régner sur la terre *entière*, il en restait persuadé. Ce qui finit par déclencher le conflit contre le clan Enlil, ce que j'ai montré dans le chapitre des « guerres des pyramides¹⁶ ». À un certain moment – vers 8700 av. J.-C., d'après mes calculs – il fut contraint de quitter l'Égypte. Selon Manéthon (ce prêtre égyptien qui rédigea l'histoire et la préhistoire de l'Égypte au temps des Grecs), l'autorité royale fut alors transmise au frère de Marduk, Thot. Où se rendit Marduk/Râ ? L'on ne peut être certain qu'il regagna Nibiru (que les Égyptiens appelaient la Planète aux millions d'années). Un ancien texte égyptien couramment transcrit dans des tombes pharaoniques, *Le livre de la Vache du ciel*, décrit le transfert par Râ de ses pouvoirs à Thot qu'il désigne comme son substitut. « Tu seras à ma place, décrète Râ, tu seras mon substitut. » Pour expliquer où lui-même se trouve, il dit à Thot : « Je suis à ma place dans le ciel¹⁷. » Qu'une tranche de son absence – qui correspond au règne des demi-dieux – ait duré 3 650 années – presque exactement la durée moyenne de 3 600 ans d'une orbite nibirienne

15 Macro Éditions, 2013, ouvrage original *The wars of gods and men*, Bear & Co, 1992, traduction Olivier Magnan. *NdT*.

16 Dans l'ouvrage cité ci-dessus. *NdT*.

17 Le texte se poursuit en ces termes : « Je suis à ma place dans le ciel ; je veux faire en sorte que ma lumière brille dans l'autre monde et dans l'île de Baba. Et toi, tu seras mon scribe ici, tu rétabliras l'ordre parmi les hommes. Tu seras à ma place, tu seras mon substitut. Ainsi tu seras appelé Thot, le substitut de Rê. » *NdT*.

– plaide fortement en faveur de l'idée que c'est sur Nibiru que Râ/Marduk passa le temps où il ne fut pas sur la Terre. Deux textes, un égyptien comme un mésopotamien, qui tous deux décrivent un périlleux voyage spatial, particulièrement critique au voisinage de Saturne, pourraient bien avoir trait au périple de retour de Râ/Marduk vers la Terre.

Une fois revenu, il eut du mal à reconnaître la planète. Entre-temps, la civilisation sumérienne avait connu un épanouissement fantastique. Non seulement les sièges des états-majors d'Enlil et d'Enki s'étaient agrandis en quartiers sacrés que jouxtaient des cités débordantes de vie (Nippur pour l'un, Éridu pour l'autre), mais en outre des cités pour les hommes s'étaient établies. L'institution nouvellement créée de la royauté s'était installée dans une ville nouvelle, Kish, sous l'autorité de Ninurta. Nannar/Sîn avait la haute main sur un nouveau centre urbain dénommé Ur. Un quartier sacré qui avait été installé à l'occasion de la visite d'Anu et Antu avait pris une telle ampleur qu'il était devenu la cité d'Uruk (l'Erech, Érec ou Erekh de la Bible), offerte en présent à Inanna/Ishtar. Les fonctions du clergé avaient été formalisées. On avait introduit un calendrier – le fameux calendrier de Nippur – calculé à partir d'un savoir astronomique élaboré et des festivals religieux officiels. Inauguré en 3760 av. J.-C., il existe toujours sous la forme du calendrier hébreu.

Ce que découvrant, Marduk avait dû s'écrier à la face de son père et auprès du conseil des dieux : et moi, dans l'histoire ?

Il mit le cap sur une destination guère éloignée de l'endroit où avait existé le spatioport antédiluvien et décida d'en faire une *Bab-Ili* – « Porte des dieux » (sous sa forme tardive *Babylone*). Elle devait passer pour l'expression symbolique et concrète de sa suprématie.

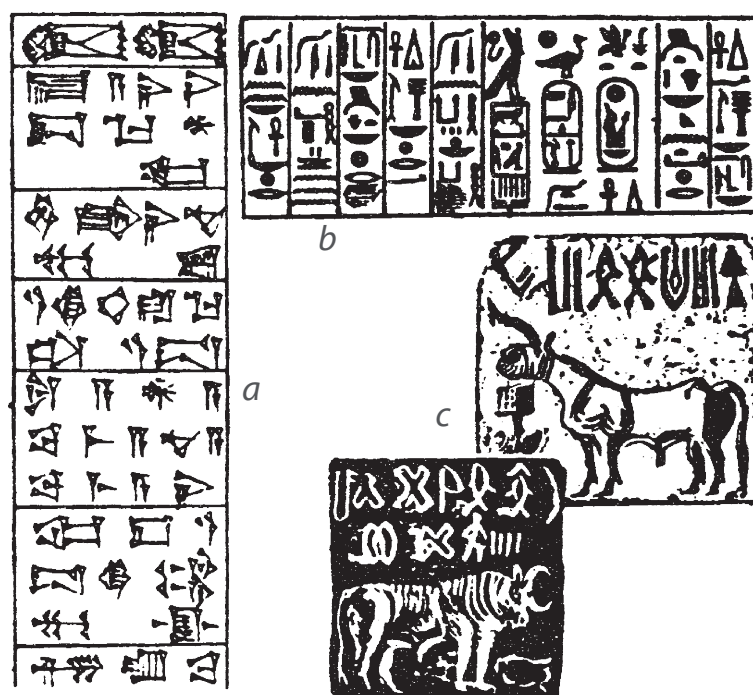
La Bible décrira la suite des événements sous la forme de l'incident dit de la tour de Babel. Il prend place à Shinar (*Schinear* ou *Sinha*), l'appellation biblique qui désigne Sumer. Où les fidèles du dieu de Babylone entamèrent l'érection d'« une tour dont le sommet touche au ciel » (Gn 11:4) – une tour de lancement dirait-

on de nos jours. « Et faisons-nous un *Shem* », ajoutèrent-ils – et non pas un « nom » comme le traduisent habituellement les versions, mais bien la signification originelle de la source sumérienne du mot *MU* –, un appareil en forme de fusée. Nous sommes alors, selon mes calculs, en 3450 av. J.-C.

En fondant de l'espace, le chef des *Elohim* ordonna la destruction de la tour. La version biblique tout comme les textes mésopotamiens établissent qu'à la suite de cet incident, les *Elohim* décidèrent de « confondre leur langage » pour que l'humanité ne puisse agir à l'unisson. Jusqu'alors « toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots » (11:1). Pour la bonne raison que jusqu'alors il n'existait qu'une seule civilisation, celle de Sumer, au langage et à l'écriture communs (figure 24a). L'épisode de Babylone eut pour conséquence l'apparition d'une deuxième civilisation, celle du Nil (l'Égypte et la Nubie), dotée de sa langue et de son écriture spécifiques (figure 24b). Plusieurs siècles plus tard, la troisième civilisation, celle de la vallée de l'Indus, s'épanouit sous le signe d'une langue et d'une écriture propres (figure 24c), écriture qui résiste encore au décryptage. Ainsi donc, il avait été alloué trois régions à l'humanité. La quatrième demeurerait réservée aux dieux : il s'agissait de la péninsule du Sinaï où avait été établi le spatiodrome.

Mis en difficulté en Mésopotamie, Râ/Marduk revint en Égypte pour y réaffirmer son autorité en sa qualité de dieu majeur de la nouvelle civilisation. Nous sommes en 3100 av. J.-C. Petit souci, bien sûr : que réserver à Thot qui fut la déité régnante en Égypte et Nubie pendant l'absence de Râ/Marduk ? Sans autre cérémonie, il fut envoyé au diable... Dans « Les royaumes perdus¹⁸ », j'ai émis l'hypothèse qu'en compagnie d'un contingent de ses affidés africains il avait directement rejoint le Nouveau Monde où il avait pris le nom de Quetzalcoatl, le divin serpent à plumes. Le premier calendrier qu'il avait institué en Més-Amérique (le calendrier dit du « compte long ») commença en 3113 avant notre ère. Ce qui

18 *The lost Realms*, Bear & Company, 1990. Ouvrage non traduit en français. *NdT.*



Figures 24a, 24b et 24c

correspondait, je pense, à la date précise de l'arrivée sur le continent sud-américain de Thot/Quetzalcoatl.

Encore sous le coup de son échec en Mésopotamie, l'amer Marduk se mit à régler d'autres comptes. Au cours de son absence, se forma un couple amoureux de « Roméo et Juliette » divins – son frère Dumuzi et Inanna/Ishtar, la petite fille d'Enlil – qu'il fallait fiancer. Une union qui sonnait comme un anathème pour Râ/Marduk. Ce qui l'alarmait par-dessus tout, c'était l'ambition que nourrissait Inanna, celle de devenir la maîtresse de l'Égypte à travers ce mariage. Au moment où les envoyés de Marduk tentèrent de s'emparer de Dumuzi, le jeune dieu trouva accidentellement la mort dans sa tentative de fuite. Un décès dont on rejeta le blâme sur Marduk.

L'on a retrouvé plusieurs exemplaires et versions des textes pourvoyeurs de détails sur le procès lancé contre Marduk et la sanction qui le frappa : il fut condamné à être enseveli vivant dans la Grande pyramide, scellée de toutes parts pour constituer une prison pour un dieu. Marduk, qui pouvait respirer mais ne pouvait

ni se ravitailler ni boire, était bel et bien condamné à mourir dans cette colossale sépulture. Pourtant, sa femme puis sa mère en appelèrent à Anu pour qu'il commue la sentence de mort en un exil. On recourut aux plans de construction originaux pour creuser un puits à coups d'explosifs et contourner les bouchons de granit massif. Que Marduk ait ainsi échappé à une mort certaine, qu'il soit sorti de sa tombe contribue à voir dans ces textes – que les premiers traducteurs ont intitulé *L'ordalie de Marduk* – des éléments précurseurs du récit du Nouveau Testament qui décrit la mort, la mise au tombeau et la résurrection de Jésus.

Ainsi condamné à l'exil, Râ/Marduk devint *Amon-Râ*, le dieu invisible. Cette fois, pourtant, il parcourut la planète de long en large. Dans un texte autobiographique à travers lequel son retour était prophétisé, Marduk décrivit ainsi son errance :

*Moi, le divin Marduk, grand dieu parmi les dieux.
Je fus chassé pour mes péchés.
Je m'en fus par les montagnes,
vagabond de toutes les contrées.
D'où se lève le soleil
jusqu'aux horizons où il se couche, j'allais.*

Et de partout, il clamait son éternelle question aux dieux du destin :
« Jusqu'à quand ? »

Il comprit que la réponse sur son devenir viendrait du ciel. L'ère du Taureau, cet âge qui appartenait, à l'échelle zodiacale, à Enlil et son clan, allait prendre fin. L'aube du jour qui verrait le soleil se lever au premier jour du printemps, le jour du nouvel an en Mésopotamie, approchait. Ce lever allait avoir lieu dans la constellation du Bélier – *sa* constellation. Le cycle céleste des destinées porte l'augure de sa suprématie, à lui, Marduk

Tout le monde ne partageait pas ce constat. Le désaccord portait-il sur un calcul des temps ou bien un phénomène céleste observable ou non ? Marduk s'en contrefichait. Il marcha sur la Mésopotamie tandis que son fils, Nabu, organisait leurs partisans

pour envahir le Sinaï et s'emparer du spatiodrome. Le conflit qui grondait fut décrit au fil d'un texte connu sous le nom de l'*Épopée d'Erra*. Il conte comment, faute d'une autre solution, les dieux qui s'opposaient à Marduk recoururent aux armes nucléaires pour anéantir le site spatial (et en guise de dégât collatéral les cités restées loyales de Sodome et Gomorrhe).

Mais la chance prévalut en faveur de Marduk. Les vents d'ouest dominants poussèrent le nuage nucléaire mortel vers l'est, donc vers Sumer. Babylone, plus au nord, fut épargnée. Mais au sud de la Mésopotamie, ce souffle du diable sema la mort soudaine et la désolation durable. La grande capitale de Sumer, Ur, ne fut plus qu'un lieu d'errance pour chiens sauvages.

Et ainsi, en dépit des efforts colossaux des ennemis de Marduk, l'ère du Bélier fit bel et bien son entrée dans le renouveau de Babylone.

Chapitre 4

Le jeu de la chance et du destin

Fut-ce la chance, fut-ce la destinée que cette main invisible qui entraîna Marduk d'adversités en tribulations au fil de bien des millénaires vers son objectif final : la suprématie sur terre ?

Ils ne sont pas si nombreux les langages qui offrent un tel choix de mots pour exprimer ce « quelque chose » qui prédétermine la survenue d'événements avant leur accomplissement effectif, et en anglais comme en français il serait difficile de trouver les mots qui fassent « sonner » les nuances. Les meilleurs dictionnaires, du Webster au Larousse, définissent un terme par son synonyme, du style « destin tragique », « sort, lot » et « chance, fortune ». Mais la langue sumérienne, elle, et par conséquent les philosophie et religion de Sumer, offrait un *distinguo* clair entre destin fatal et sort aléatoire. Le *destin*, la *destinée*, NAM, désignait le cours d'événements prédéterminés *immuables, irrévocables*. Le *sort*, la *chance* se disait NAM.TAR – le cours prédéterminé d'événements que l'on pouvait *modifier*. Le sens littéral de TAR était : couper, casser, déranger, changer.

La distinction ne relevait pas seulement de la pure sémantique. Elle plongeait au cœur des choses, elle affectait et dominait les affaires des dieux et des hommes, des territoires et des cités. Quelque chose qui allait survenir, ou même si l'événement avait eu lieu, était-il « destiné », à l'issue (si vous préférez, l'objectif auquel il tendait) inévitable ? Ou s'agissait-il d'un enchaînement d'événements aléatoires, ou de décisions prises en connaissance de cause, de péripéties conjoncturelles bonnes ou mauvaises dont l'issue se montrerait ou non « fatale », qu'une autre circonstance ou une prière, voire un changement de comportement pourrait faire

évoluer ? Et dans ce cas, quel autre scénario aurait-il pu dérouler ?

Le *distinguo* entre les deux a beau paraître flou aujourd'hui, il était bien défini aux temps sumériens et bibliques. Pour les Sumériens, la destinée s'écrivit d'abord dans les cieux, fixée à l'origine par les parcours orbitaux pré-ordonnés des planètes. Quand le système solaire détermina sa forme et sa composition à l'issue de la Bataille céleste, les orbites planétaires devinrent des destinées éternelles. Le mot et le concept allaient dès lors s'appliquer à l'évolution future des événements sur la Terre, à partir des dieux représentés par des contreparties sous forme d'objets célestes.

Dans le monde de la Bible, c'était Yahvé le maître des destinées et des bonnes ou mauvaises fortunes, mais si les premières se montraient prédéterminées et irrévocables, la chance relevait en partie des décisions humaines. Au nom des puissances primordiales, le cours des événements futurs pouvait s'énoncer des années, des siècles et même des millénaires en avance, comme lorsque Yahvé révéla à Abraham le devenir de ses descendants, lequel avenir participait du séjour de quatre cents ans en Égypte (Genèse 15:13-16). Le pourquoi du comment d'un tel séjour (occasionné par la recherche de nourriture au cours d'une grande famine) relevait de la circonstance, du sort. Que cette villégiature commencerait par un accueil chaleureux inattendu (alors que Joseph, de par une série de péripéties enchaînées, devint le superviseur général en Égypte) relevait aussi de l'aléa, de la fortune. Mais que cette vacation (après un temps d'esclavage) prendrait fin par un exode libératoire à une date prédéterminée appartenait au destin préconçu par Yahvé.

Parce que Dieu les avait élevés à la prophétie, les prophètes bibliques détenaient le pouvoir de prédire l'avenir des royaumes et des nations, des cités et des rois, et même des individus. Mais ils affirmèrent toujours que leurs prophéties n'étaient que les expressions directes de décisions divines. « Alors parla Yahvé, le Seigneur des armées¹⁹ » revenait souvent dans la bouche du pro-

19 Ce que Louis Segond rendait par «... l'Éternel des armées ». *NdT.*

phète Jérémie quand il commençait à prédire l'avenir des royaumes et des monarques. « Ainsi parla le Seigneur Yahvé », commençait le prophète Amos.

Mais dès qu'il s'agit de sort, de chance, le libre arbitre et les choix individuels des gens et des nations pouvaient entrer en jeu, et ils entrèrent en jeu. Contrairement au destin, le coup du sort pouvait se modifier et les punitions se prévenir dès lors que la bonne conduite succédait au péché, que la piété remplaçait le sentiment vulgaire, que la justice prévalait sur l'injustice. « Ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il change de conduite et qu'il vive », dit le Seigneur au prophète Ézéchiél (33:11).

Cette distinction observée par les Sumériens entre sort révo- cable et destin, et la façon dont chacun des cheminements produit une influence jusqu'à l'échelle de l'individu, transparaît clairement dans le récit de la vie de Gilgamesh. Ce personnage fut, je l'ai déjà mentionné, le fils du grand prêtre d'Uruk et de la déesse Ninsun. En avançant en âge, il commença à méditer sur la vie et la mort, et posa cette question à son parrain, le dieu Utu/Shamash :

*En ma cité, l'homme meurt, mon cœur en est triste.
L'homme périt, mon cœur est lourd [...]
L'homme, aussi grand soit-il, ne peut s'étendre jusqu'au ciel.
L'homme, aussi étendu soit-il, ne peut recouvrir la terre.
Devrai-je, moi aussi, « porter le regard au-delà du mur » ?
Devrai-je, moi aussi, connaître le même sort ?*

La réponse d'Utu/Shamash ne se montra pas encourageante. « Quand les dieux créèrent l'humanité, dit-il, ils lui allouèrent la mort. Ils se gardèrent pour eux la vie. » Telle est ta destinée. Dès lors, tant que tu es en vie, ce que tu fais pendant ce laps de temps, c'est ton lot, à toi de le changer ou de le charger, mais tires-en le meilleur, et vis-le à fond.

*Emplis ton estomac, Gilgamesh.
Fais en sorte de rester joyeux jour et nuit !
De chaque jour tire une fête de réjouissances.*

*Jour et nuit, danse et t'amuse !
Fais en sorte que tes vêtements brillent de neuf,
plonge-toi dans l'eau, lave-toi la tête.
Prête attention au humble qui te prend la main,
arrange-toi pour que ton épouse prenne du plaisir contre toi.
Tel est le sort de l'humanité.*

Frappé par une telle réponse, Gilgamesh comprit qu'il ne lui restait plus qu'à lutter violemment pour changer sa destinée et non pas seulement faire mentir son sort. Faute de quoi, il connaîtrait la fin commune à tous les mortels. Fort d'une bénédiction arrachée à sa mère, il entama un périple pour rallier le site du débarcadère des montagnes du Cèdre d'où il rejoindrait les dieux. Mais chance et malchance jouèrent leur partition en boucle. D'abord sous la forme d'Humbaba (Huwawa), le robot gardien de la forêt du Cèdre, puis par le coup de cœur d'Inanna/Ishtar pour le roi qui la repoussa, ce qui aboutit à la destruction du Taureau du ciel. Le jeu de la chance – *Namtar* – était alors parfaitement compris et pris en compte par Gilgamesh et son compagnon Enkidu, même après l'anéantissement d'Humbaba. Le texte épique montre les deux amis assis, en train de considérer la sanction qui les attendait. Comme il était le véritable responsable de la chute du gardien, Enkidu réfléchit à ce que serait son sort. Gilgamesh l'encourage. Ne te mets pas en peine, lui dit-il. Si le sort *Namtar* risque, c'est vrai, de consumer « celui qui en appelle à lui », il lui arrive aussi de « laisser l'oiseau piégé s'en retourner dans son nid, laisser l'homme prisonnier retourner dans le sein de sa mère ». Tomber entre les mains du *Namtar* n'est pas une circonstance irrévocable. Bien souvent, la chance ou la malchance se retourne.

Gilgamesh refusa d'abandonner. Il s'embarqua dans un second périple, dont la destination était cette fois le spatiodrome de la péninsule du Sinaï. Que d'obstacles et d'incidents ne rencontra-t-il pas en chemin ! Mais il s'accrocha. À la fin des fins, il réussit à obtenir le fruit qui aurait pu lui donner l'éternelle jeunesse. Mais au dernier moment, un serpent arracha le végétal à un Gilgamesh

épuisé qui s'était endormi. Il s'en retourna à Uruk les mains vides, pour y attendre la mort.

Tout un lot de questions du style *que ce serait-il passé si...* s'impose. Que se serait-il passé si les événements en avaient décidé autrement dans les montagnes du Cèdre ? Gilgamesh aurait-il réussi à gagner l'espace et à rejoindre les dieux sur leur planète ? Que se serait-il passé s'il ne s'était pas endormi et avait conservé la plante de l'éternelle jeunesse ?

Dans un texte sumérien que les spécialistes ont intitulé *La mort de Gilgamesh*, l'on trouve une réponse. Sa fin, y lit-on, était décrétée. Il n'existait aucun moyen pour Gilgamesh, de quelque manière qu'il joue et rejoue son sort, de parvenir à changer son destin. Le récit aboutit à cette conclusion en citant un rêve prémonitoire de Gilgamesh où se nichait la prédiction de sa fin. Voici ce que Gilgamesh entendit :

*Ô Gilgamesh,
voici la signification du rêve :
le dieu majeur Enlil, père des dieux,
a pris le décret de ton destin.
Il t'a déterminé un sort de roi.
Il ne t'a pas destiné à la vie éternelle.*

Le sort de Gilgamesh, autrement dit, aura été téléguidé par son destin. Il entrait dans son chemin de vie d'être un roi. Mais il n'était pas destiné à surseoir à la mort. Ainsi ancré à son destin, Gilgamesh est représenté en train de mourir. « Celui qui était ferme par ses muscles gît, incapable de se lever [...] Celui qui avait vaincu les montagnes gît et ne se redresse point. » « Sur la couche du Namtar, il gît, et ne se redresse point. »

Le texte liste toutes les bonnes choses que Gilgamesh avait vécues – l'autorité de roi, les victoires au cours des batailles, une famille heureuse, des serviteurs fidèles, de somptueux habits. Mais le récit reconnaît le jeu du sort et du destin, et il se termine sur ce décryptage qu'il offre à Gilgamesh : tout à la fois « la lumière

et l'ombre de l'humanité te furent prodiguées ». Mais en fin de compte, parce que le destin surpasse la fortune, « Gilgamesh, fils de Ninsun, gît dans la mort ».

Que se serait-il passé si... Le jeu de la question passe de l'individu à l'humanité tout entière.

À quoi aurait ressemblé le cours des événements sur terre (et ailleurs dans le système solaire) si le plan originel d'Ea de tirer l'or des eaux du golfe Persique s'était montré efficace ? À un tournant majeur du cours des choses, Anu, Enlil et Ea tirèrent au sort pour déterminer qui allait gouverner Nibiru, qui prendrait en charge les mines du sud-est africain, qui dirigerait l'Edin aux frontières étendues. Ea/Enki s'en fut en Afrique et, parce qu'il y découvrit des hominidés évolués, put annoncer à l'assemblée des dieux : l'être dont nous avons besoin, *il existe* – tout ce qu'il nous reste à faire est de lui imprimer notre marque génétique !

L'*Hatra Asis*, dont W.G. Lambert et A.R. Millard ont rassemblé les versions multiples et les nombreux fragments, décrit ainsi cet instant fatidique :

*Les dieux battirent des mains,
ils avaient tiré au sort et réparti.*

La prouesse d'ingénierie génétique aurait-elle eu lieu si le sort avait désigné Anu ou Enlil comme celui qui devait se rendre dans le sud-est de l'Afrique ?

Serions-nous apparus sur notre planète malgré tout, par le seul jeu de l'évolution ? Oui, sans doute, car c'est bien ainsi que les Anunna(ki) – à partir de la semence universelle de la vie ! – avaient évolué sur Nibiru, mais infiniment plus que nous. Sur terre, nous sommes apparus à partir d'une ingénierie génétique quand Enki et Ninmah donnèrent un coup de pouce à l'évolution et firent d'Adam le premier « bébé-épreuve ».

La leçon prodiguée par l'*Épopée de Gilgamesh* est que ni chance ni hasard du sort ne sauraient amender le destin. L'émergence d'*Homo sapiens* sur la planète Terre, j'en suis persuadé, relevait

du destin, une issue incontournable qui aurait pu exiger plus de temps ou aboutir par d'autres voies, mais aboutir nécessairement. Et en vérité, je crois que même si les Anunnaki considéraient que leur venue sur Terre relevait de leur seule décision pour satisfaire des besoins propres, ce dessein lui-même, j'en suis persuadé, était prédéterminé. Inscrit dans le destin d'un plan cosmique. Et de la même manière, ainsi en sera-t-il, selon moi, de la destinée humaine : l'humanité refera ce que les Anunnaki accomplirent. Elle *assolira* sur une autre planète pour y impulser à nouveau le même processus.

Celui qui, le premier, comprit le lien entre sort et constellations zodiacales au nombre de douze, fut Marduk lui-même. Ces constellations constituèrent ce que nous nommerons le temps céleste, le lien entre le temps sacré (la période orbitale de Nibiru) et le temps terrestre (l'année, les mois, les saisons, les jours et les nuits orchestrés par l'orbite terrestre, son inclinaison et sa rotation autour de son axe propre). Les signes célestes qu'invoqua Marduk – la survenue de l'ère zodiacale du Bélier – appartenaient au registre du sort. Ce dont il avait besoin pour affermir sa suprématie, pour contrecarrer l'idée qu'en tant que circonstance elle pouvait se voir contestée ou remise en question, était de l'assimiler à une destinée céleste. C'est dans ce dessein qu'il imposa ce qui a de quoi passer pour la plus grandiose falsification jamais imaginée.

Je parle du texte le plus sacré et le plus fondateur des anciens peuples : l'*Épopée de la création*, cœur et socle de leur foi, de leur religion, de leur science. Ce récit des événements survenus dans le ciel, que l'on désigne parfois sous le nom d'*Enuma elish*, qui sont les deux mots de sa première phrase (*Quand, dans les hauteurs...*), met en scène les dieux du ciel et une Bataille céleste dont l'issue favorable rendit possible tout ce qui advint de bien sur terre, y compris l'avènement de l'humanité. Sans exception aucune, tous les chercheurs qui commencèrent à assembler pièce après pièce les nombreux fragments du texte l'interprétèrent comme un mythe céleste, une allégorie du combat éternel du bien et du mal. Et



Figure 25

comme les sculptures murales découvertes en Mésopotamie montraient un dieu ailé (c'est-à-dire céleste) s'affronter à un monstre ailé (autrement dit céleste, figure 25), voilà qui ancre l'idée qu'il existait un précurseur au récit de Saint-Georges contre le dragon. Du reste, quelques-unes des premières traductions du texte amputé l'intitulèrent *Bel contre le dragon*. Où le dragon avait pour nom Tiamat et où Bel (« le Seigneur ») n'était autre que Marduk.

Ce n'est qu'en 1876 que George Smith, qui travaillait au British Museum à rassembler les fragments de tablettes d'argile porteuses d'un texte en provenance de Mésopotamie, publia le chef-d'œuvre intitulé « La version chaldéenne de la Genèse²⁰ ». Il y exposait l'hypothèse de l'existence d'un récit babylonien qui coïncidait avec les chapitres que la Genèse consacrait à la création dans la Bible. Puis s'ensuivit l'œuvre experte du conservateur du musée des Antiquités babyloniennes, Leonard William King, « Les sept tablettes de la Création²¹ », qui établit de manière convaincante la corrélation

20 *The Chaldean account of Genesis, containing the description of the creation, the fall of man, the deluge, the tower of Babel, the times of the patriarchs, and Nimrod; Babylonian fables, and legends of the gods; from the cuneiform inscriptions*, avec Archibald Sayce, S. Low, Marston, Searle, and Rivington, 1876, republié souvent, notamment chez Forgotten Books, 2012. Ouvrage non traduit en français. *NdT.*

21 *Enuma Elish: The Seven Tablets of Creation; the Babylonian and Assyrian Legends Concerning the Creation of the World and of Mankind*, rééd., entre autres, Cosimo Classics, 2011. Ouvrage non traduit en français. *NdT.*

entre les sept jours de la création relatés par la Bible et les sources mésopotamiennes antérieures à celle-ci.

Mais alors, s'il en est bien ainsi, comment peut-on considérer le texte babylonien comme une allégorie ? Mais ne pas considérer la Genèse comme telle en ne la tenant plus pour un acte divin intouchable, pierre angulaire du monothéisme et de la foi judéo-chrétienne ?

Lorsque j'ai rédigé en 1976 *La douzième planète*²², j'ai voulu montrer que ni le texte mésopotamien ni sa version biblique résumée ne relevaient du mythe, pas plus que de l'allégorie. Ils étaient tous deux fondés, selon moi, sur une cosmogénèse hautement élaborée, appuyée sur une science avancée, qui décrivait la création de *notre* système solaire étape par étape. Le texte évoquait la survenue d'une planète éloignée surgie de l'espace profond peu à peu attirée au sein du système solaire. Il en résultait sa collision avec un corps planétaire originel de la famille du Soleil. La Bataille céleste en question entre l'envahisseur – Marduk – et ladite planète – Tiamat – provoqua le fracassement de Tiamat. La moitié du globe se pulvérisa en milliards de débris qui formèrent le « bracelet martelé » (la ceinture d'astéroïdes). L'autre moitié, déviée sur une nouvelle orbite, devint la planète Terre qui entraîna avec elle le plus grand satellite de Tiamat que nous avons baptisé la Lune. Quant à l'envahisseur, attiré par la force de gravitation autour du point focal de notre système solaire et ralenti par la collision, il devint le douzième membre permanent du système planétaire qui nous est propre.

Dans l'ouvrage de complément que j'ai rédigé ultérieurement, *CosmoGenèse*²³, en 1990, j'ai démontré que toutes les découvertes de notre science céleste corroboraient le récit sumérien – lequel

22 *The 12th Planet (Book I): The First Book of the Earth Chronicles*, Bear & Company; rééd. 1991, *La Douzième planète*, traduction par François Fargue et Patricia Maré, revue par l'auteur, Louise Courteau éditeur, 2000. NdT.

23 *Genesis Revisited, Is Modern Science Catching Up With Ancient Knowledge?* Bear & Company, rééd. 2002, *CosmoGenèse, les preuves scientifiques de l'existence de la planète cachée à l'origine de l'humanité*, traduction Olivier Magnan, Macro Éditions, 2012. NdT.

expliquait de façon cohérente l'histoire de notre système solaire, l'énigme des continents terrestres rassemblés d'abord sur une face du globe avec l'immense abîme du bassin Pacifique de l'autre côté, l'origine de la ceinture d'astéroïdes et de la Lune, la raison pour laquelle Uranus est basculé sur son axe, le pourquoi de l'orbite erratique de Pluton, et tant d'autres points. Les découvertes supplémentaires tirées de l'étude des comètes, des apports du télescope Hubble et les excursions habitées sur la Lune, comme les explorations d'autres planètes du système solaire assurées par des sondes automatiques assurent la poursuite de la confirmation des données sumériennes telles que nous les avons comprises.

J'ai qualifié la cosmogonie sous-jacente à l'*Épopée de la Création* de sumérienne et non pas de babylonienne pour apporter un indice à la source véritable et à la nature du texte. La découverte de fragments d'une version *sumérienne* antérieure de l'*Enuma elish* convainquit les spécialistes de ce que cette *Épopée* constituait à l'origine un texte sumérien à travers lequel la planète envahisseuse avait pour nom NIBIRU et non pas « Marduk ». Ils partagent tous désormais la certitude que la version babylonienne qui nous reste constitua un faux délibéré qui visait à assimiler le Marduk présent sur la planète Terre avec le « dieu » cosmoplanétaire qui avait bouleversé l'ordonnance de nos cieux, modelé notre système solaire sous sa forme actuelle et – c'est une façon de parler – créé la Terre et tout ce qui s'y trouvait. Y compris l'humanité puisque, selon la version sumérienne originale, ce fut Nibiru, surgie d'une autre région de l'univers, qui apporta avec elle la « semence de vie » *communiquée à la Terre à l'instant de la collision*²⁴.

Dès lors que Marduk s'empara de la souveraineté à Babylone, les rites fondamentaux de la nouvelle année furent modifiés. Ils

24 Sur ce point, l'on doit bien se convaincre que l'illustration si longtemps interprétée comme une image de Marduk aux prises avec le dragon est à son tour complètement forgée. Il s'agit d'une représentation venue d'Assyrie où le dieu suprême se nommait Ashur, sans lien avec Babylone. La déité y prend l'allure d'un homme-aigle, signe de son appartenance au clan Enlil. Le couvre-chef qu'il arbore montre trois paires de cornes, signature du rang 30, ce qui n'est pas celui de Marduk. Quant à son arme, le trident lumineux, elle était celle d'Ishkur/Adad, soit le fils d'Enlil et non d'Enki. *NdA*.

exigèrent une audition publique (au cours de la quatrième veillée du festival) de l'*Enuma elish* dans sa nouvelle version, la babylonienne. Selon laquelle la suprématie de Marduk sur la planète Terre se contentait de découler de celle qui était la sienne dans les cieux, en sa qualité de planète à la période orbitale la plus longue, celle qui contient toutes les autres dans sa boucle.

La clé qui présidait à cette distinction ? Le mot « destinée », utilisé pour désigner les orbites des corps célestes. L'orbite éternelle, immuable était la *destinée* d'une planète. Et c'est bien ce qui était considéré comme acquis pour Marduk, à en croire l'*Enuma elish*.

Dès lors que l'on a bien compris la signification et la portée de ce mot ancien qui s'applique aux « orbites », il est facile de suivre les étapes par lesquelles Marduk conquiert la destinée. Le mot apparaît pour la première fois dans le texte lié au satellite principal de Tiamat (que le scribe nomme Kingu). À ce moment, il ne s'agit que de l'un des onze satellites (lunes) de Tiamat. Mais dès l'instant qu'il « monte en puissance », il est désigné sous l'expression de « chef de son armée ». Parce qu'elle avait été l'unique grande planète et conjointe d'Apsu (le Soleil), Tiamat « devint hautaine », pas très contente de voir se former par paires d'autres dieux célestes : Lahmu et Lahamu (Mars et Vénus) intercalés entre le Soleil et elle (là où ne se trouvait auparavant que le messager du Soleil, Mummu/Mercure) et la paire Kishar et Anshar (Jupiter et Saturne, flanquée de son messager Gaga/Pluton). Pour finir par Anu et Nudimmud (Uranus et Neptune). Tiamat et son groupe de lunes d'un côté, les planètes nouvelles de l'autre, immergés dans un système solaire non stabilisé, commencent à interagir d'un domaine spatial à l'autre. Et « les autres » se sentent particulièrement atteintes dès lors que Tiamat, « de façon illégitime », procure à Kingu, son principal satellite, le statut privilégié d'une orbite qui lui soit propre – autrement dit celui d'une planète à part entière :

Elle avait convoqué une assemblée [...]

Elle avait porté des dieux monstrueux.

Bien plus, elle en avait produit onze de cette sorte.

*Parmi les dieux qui constituaient son assemblée
elle avait distingué Kingu, son premier-né,
l'avait nommé chef parmi les dieux.
Elle chantait les louanges de Kingu, au milieu d'eux l'avait
grandi [...]*

*Elle lui donna une Tablette des Destinées,
Elle l'arrima à son sein [et dit] :
« Désormais, jamais cet ordre ne sera remis en cause,
le décret sera scellé ! »*

Incapables qu'ils étaient de contenir seuls l'« armée déchaînée » de Tiamat, les dieux célestes virent leur salut approcher d'au-delà le système solaire. À la façon dont l'Adam fut créé pour répondre à une impasse, ainsi en fut-il dans les cieux primordiaux : ce fut Ea (« Nudimmud », le « Créateur accompli » en sumérien) qui sortit du néant la salvatrice créature. En sa qualité de corps planétaire le plus excentré, lui qui faisait face au « grand vide » – l'espace profond –, il attire à lui une étrangère, une planète nouvelle. Laquelle, alors qu'elle transitait au voisinage de notre système solaire à la suite d'un bouleversement cosmique très lointain, fruit du hasard, n'orbitait pas encore autour de notre Soleil – elle n'avait pas encore de « destinée » :

*Dans la Chambre des sorts,
La Grande salle des Projets,
Bel, le plus grand des sages, le plus savant des dieux,
fut engendré.
C'est au cœur du grand Vide que le dieu fut créé.*

Remarquons bien que la nouvelle planète, un dieu céleste, est dénommée *Bel* même dans la version babylonienne, soit « le Seigneur ». Or, dans la version assyrienne, le terme « Bel » cède la place au nom « Ashur ». La version babylonienne – celle à laquelle l'on se reporte le plus communément aujourd'hui – redouble pourtant la dernière ligne et cette fois la transcrit ainsi : « C'est au cœur du

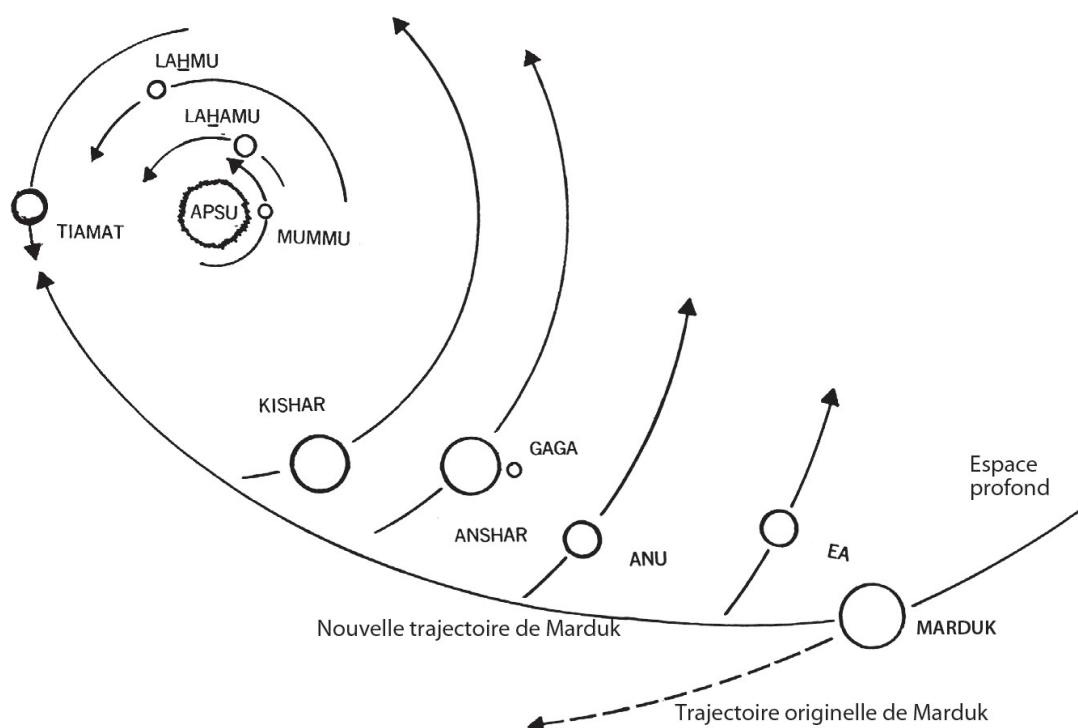


Figure 26

pur grand Vide que *Marduk* fut créé ». L'ajout du terme *pur* visait sans aucun doute à expliquer l'origine du nom MAR.DUK, « le Fils du pur lieu » (et cette redite constitue l'un des indices qui trahissent la falsification).

Au-delà d'Ea (Neptune), Anu (Uranus) accueillit l'envahisseur. L'accroissement de l'effet gravitationnel pourvut le corps céleste étranger de quatre lunes et contribua à le précipiter en plein cœur du système solaire. Au fur et à mesure de son avancée, il atteignit le voisinage d'Anshar (Saturne) et s'adjoignit trois lunes de plus alors même que l'envahisseur céleste se trouvait déjà inexorablement capté par l'attraction gravitationnelle solaire. Sa trajectoire s'infléchit vers l'intérieur (figure 26) et commença à esquisser un chemin orbital autour de l'étoile. *Dit autrement, l'envahisseur commençait à élaborer sa propre « destinée » !*

Sitôt qu'il fut pris dans l'« embrassade » d'Anshar/Saturne,

*Les dieux, ses aïeux,
la destinée de Bel fixèrent.*

*Ils le placèrent sur le chemin,
la voie de la réussite et de l'accomplissement.*

Ce fameux chemin tracé pour lui, donc, comme Bel le découvrit, rendait inéluctable une trajectoire de collision contre Tiamat. Il voulait bien relever le défi, mais à une condition. Désormais devenu Marduk (à la fois corps céleste et dieu sur la Terre), il lança à Anshar :

*Seigneur des dieux,
Toi qui détermènes les destinées des dieux majeurs.
Si je suis vraiment ton Vengeur,
taillé pour vaincre Tiamat et sauver vos existences
convaincs la divine assemblée
de proclamer le caractère suprême
de ma destinée !*

Les dieux célestes agréèrent les conditions posées par Marduk. « En faveur de Marduk, leur Vengeur, ils décrétèrent une destinée. » Et cette « destinée », cette orbite, « restera sans égale ». Désormais, proclamèrent-ils, va-t'en assassiner Tiamat !

La Bataille céleste qui s'ensuivit se voit décrite sur la quatrième tablette de l'*Enuma elish*. Lancés inexorablement sur leurs trajectoires de rencontre, Marduk et Tiamat lançaient des éclairs, tous deux enflammés, et leurs champs magnétiques respectifs « vibraient de fureur ». Quand ils furent assez proches l'un de l'autre – Tiamat, comme toutes les autres planètes, se déplaçait dans le sens contraire des aiguilles d'une montre alors que Marduk fonçait dans le sens inverse –, ce fut l'une des lunes satellites de Marduk qui frappa la première de plein fouet Tiamat – « elle la déchira au cœur, la fractura ». Un « éclair divin », un immense arc électrique, s'élança alors de Marduk pour envahir la brèche et « le souffle vital de Tiamat s'évanouit ».

Marduk, intact, balaya l'espace dans sa course, tourna autour du Soleil et repassa par le champ de la bataille. Cette fois, c'est le

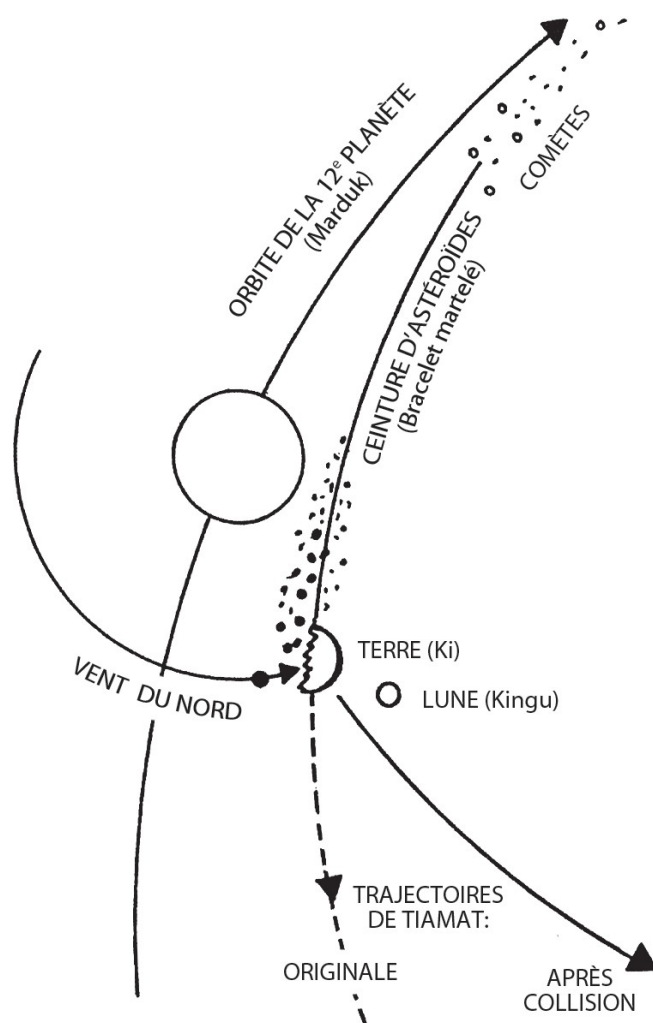


Figure 27

corps même de Marduk qui frappa Tiamat avec des conséquences de très long terme. Il pulvérisa une moitié de la planète en milliards de débris qui formèrent la Grande bande (la ceinture d'astéroïdes). L'autre moitié qu'avait fracassée l'une des lunes de Marduk désignée sous le nom de Vent du Nord, se vit éjectée en une autre région du ciel : elle devint la Terre et suivit une nouvelle orbite. Son nom, KI (d'où dérivent l'akkadien/hébreu « Gei » et le grec « Gaea²⁵ »), signifiait littéralement « la fendue » (figure 27).

Les propres satellites de Tiamat sont dispersés – beaucoup voient leur trajectoire s'inverser dans le sens des aiguilles d'une

25 Sur l'origine de l'appellation de la Terre, voir aussi note 11, chapitre 3. *NdT.*

montre (orbite rétrograde). Un sort particulier fut alors réservé par les soins de Marduk à la plus grosse des lunes de Tiamat, Kingu :

*Il lui arracha la Tablette des Destinées,
car celle de Kingu n'était pas légitime,
il la scella de son sceau
et la fixa sur son propre sein.*

Désormais, définitivement, Marduk détient une « destinée » fixée, irrévocable – une trajectoire orbitale qui ramène inlassablement l'envahisseur du lointain passé dans la région de l'espace de cette Bataille céleste où séjournait alors Kingu. Avec Marduk, et en comptant dans ses rangs Kingu (notre Lune) parce que la proto-planète posséda sa destinée, le Soleil et sa famille planétaire atteignirent le nombre de douze.

Et c'est ce chiffre même, selon moi, qui promut douze au titre de nombre céleste, d'où les douze stations (« maisons ») du zodiaque, les douze mois de l'année, les douze heures doubles d'un cycle jour-nuit, les douze tribus d'Israël, les douze apôtres de Jésus.

Les Sumériens tenaient la demeure d'Enlil (celle que la plupart des spécialistes désignent par l'expression « centre cultuel ») pour le nombril de la Terre, le point du globe à partir duquel tous les autres sites clés se répartissaient de manière équidistante, l'épicentre des lieux que la volonté divine avait concentriquement agencés. Cet endroit, on le connaît mieux sous son nom akkadio-sémitique de Nippur. Mais son appellation sumérienne était NIBRU.KI – « le Croisement », du point de vue terrestre le point céleste de la rencontre, le site de la Bataille céleste qu'atteint Nibiru dans son périple de retour tous les 3 600 ans.

À travers sa fonction de Centre de contrôle de mission, Nippur accueillait le DUR.AN.KI, la « Liaison Ciel-Terre », depuis lequel les Anunnaki contrôlaient leurs opérations spatiales. C'est là aussi que l'on enregistrerait les cartes du ciel et toutes les formules des déplacements célestes des membres de notre système solaire, que

l'on calculait le temps divin, le temps céleste et le temps terrestre, et leurs interrelations.

Ce traçage de ce que l'on considérait comme les trajectoires orbitales immuables était guidé grâce aux Tablettes des Destinées. L'on peut se faire une petite idée de leur fonctionnement en glissant une oreille dans la chambre sacrée où l'appareillage vrombissait et chuintait : il suffit de lire ce qui advint quand le dispositif connut un arrêt soudain. Le texte sumérien qui décrit l'épisode et que ses traducteurs ont intitulé *Le mythe du dieu Zu* transcrit la machination de ce dieu Zu (dont le nom complet, comme l'ont révélé les dernières découvertes, prenait la forme AN.ZU – « le Connaisseur du ciel ») qui tenta de s'emparer de la Liaison Ciel-Terre en lui arrachant les Tablettes de Destinées. Tout, alors, s'arrêta. « La brillance éclairée s'affaiblit, le silence régna. » Et dans l'espace, ceux qui occupaient les navettes et les vaisseaux, « les Igigi, dans le ciel, étaient plongés dans la confusion » (le récit épique se termine sur la capture de Zu par les soins du fils d'Enlil, Ninurta, le retour des Tablettes des Destinées dans le Duranki et l'exécution de Zu).

La distinction entre un destin irrévocable et un sort modifiable ou détournable s'est exprimée dans l'*Hymne à Enki* en deux parties qui a décrit à la fois ses pouvoirs en sa qualité d'émetteur de décrets du sort et de juge des destinées :

Enlil :

Dans les cieux, il est le Prince,

Sur la Terre, il est le chef.

Son commandement est considérable,

Sa parole est élevée et sacrée.

Le berger Enlil décide des sorts.

Enlil :

Son commandement dans les hauteurs fait trembler les cieux,

Tout en bas, il fait trembler la terre.

Il prononce les destins de l'avenir lointain,

Ses décrets sont irrévocables.

Il est le Seigneur qui connaît le destin du territoire.

Le destin, croyaient les Sumériens, relevait de la nature céleste. Quel que fût son rang élevé, ses décrets d'irrévocables destins n'étaient pas le fruit de ses propres décisions ou de ses desseins. On lui en transmettait l'information. Il était un « seigneur qui connaît le destin du territoire », il était ce que l'on appelle un « tiers de confiance » – non pas un prophète humain mais un prophète divin.

Statut complètement différent des occasions qui lui étaient données – en concertation avec d'autres dieux – de prononcer des arrêts du sort. Il lui arrivait de ne consulter que son vizir de confiance, Nusku :

*Quand dans sa grande sagesse il prononce les sorts,
son ordre, le mot qu'il garde dans le secret de son cœur,
devant son glorifié vizir, le chambellan Nusku,
il le fait connaître, il lui demande son conseil.*

Dans cet hymne, ce n'est pas seulement Nusku, le chambellan d'Enlil, mais aussi son épouse Ninlil que l'on décrit participer aux décisions des arrêts de sorts :

*Mère Ninlil, femme sacrée,
elle dont la parole est bienveillante [...]
L'éloquente épouse à l'élégant discours,
siège en personne à tes côtés [...]
Elle parle éloquemment avec toi,
elle te chuchote des mots à tes côtés,
elle décrète les sorts.*

Dans l'esprit des Sumériens, les sorts étaient élaborés, décrétés et modifiés sur terre. Et même si les paroles des hymnes en passaient par des expressions d'adoration ou de consultation des dieux, il semble bien que la détermination des sorts – y compris ceux que fixait Enlil lui-même – était l'aboutissement d'un processus à portée plus démocratique, plus proche d'une démarche propre à une monarchie constitutionnelle. Les pouvoirs d'Enlil semblaient

trouver leur légitimation, non pas seulement à travers une autorité supérieure, celle d'Anu, de Nibiru, mais également par le truchement d'une assemblée des dieux (une sorte de parlement, de congrès). Les décisions les plus sensibles – les décisions fatidiques – étaient prises au sein d'un conseil des dieux majeurs, à l'image d'un cabinet ministériel où les discussions prenaient parfois l'allure de débats et, plus souvent qu'à leur tour, se transformaient en échanges violents...

De telles références au conseil et à l'assemblée des dieux Anunnaki se multiplient. C'est dans un tel cénacle que la création de l'Adam fut débattue. *Idem* pour la décision de faire disparaître l'humanité de la surface de la terre au moment du Déluge. Le récit de cet épisode dit bien qu'« Enlil ouvrit la bouche pour prendre la parole et s'adresser à l'assemblée des dieux ». La proposition d'anéantir l'humanité était combattue par Enki, lequel, parce qu'il avait échoué à ranger l'assemblée à son opinion, « en avait eu assez de siéger dans l'assemblée des dieux ». On lira plus tard, au moment où les dieux se tenaient en orbite autour de la planète à bord de leurs vaisseaux, en train d'assister à la dévastation tout en bas à la surface, qu'Ishtar se lamentait devant ce spectacle et se demandait comment elle avait pu voter l'anéantissement de l'humanité : « Comment ai-je pu, moi, au cours de l'assemblée des dieux, approuver un conseil si néfaste ? »

Et encore après le Déluge, alors que les survivants de l'humanité commençaient à repeupler la terre et que les Anunnaki entamaient le processus du don de civilisation à l'homme et instituaient la royauté comme vecteur d'échange avec les masses humaines toujours croissantes,

*Les grands Anunnaki qui décrètent les sorts
prirent place pour échanger leurs avis sur le territoire.*

Cette façon de fixer les positions n'était pas réservée aux affaires humaines. Elle s'appliquait aussi aux questions qui agitaient les dieux eux-mêmes. C'est ainsi que lorsque Enlil, peu de temps après

son arrivée sur terre, se lia à une jeune Anunnaki et qu'il lui imposa un rapport sexuel malgré son refus, il fut d'abord condamné au bannissement par « les cinquante dieux doyens en assemblée », ce que confirmèrent les « dieux qui décrètent les sorts, les sept parmi eux ».

Ce fut par ce processus, à en croire la version babylonienne de l'*Enuma elish*, que fut confirmé le destin de Marduk, celui de détenir la suprématie sur terre (et dans sa contrepartie céleste). Le texte décrit une assemblée des dieux qui prend la forme de la réunion de déités doyennes venues d'un peu partout (et peut-être pas seulement de la planète Terre puisqu'en plus des Anunnaki des Igigi s'étaient mêlés aux délégués). Le nombre des dieux réunis était de cinquante – un chiffre qui correspond au rang numérique d'Enlil. Dans les textes akkadiens, ils sont désignés sous l'expression de *Ilani rabuti sha mushimu shimati* – « dieux doyens/majeurs qui décrètent les sorts ».

Dans sa description de la façon dont ces divins doyens se rassemblèrent pour proclamer la suprématie de Marduk, *Enuma elish* dépeint une scène de franche camaraderie, d'amis qui ne s'étaient pas revus depuis un certain temps. Les voilà qui arrivent au lieu où se tient l'assemblée. « Ils s'embrassaient les uns les autres [...] Ils se parlaient. Ils prirent place pour le banquet. Ils mangèrent du pain de fête, ils burent des vins choisis. » Puis cette ambiance de camaraderie céda la place à une attitude solennelle quand les « sept dieux du destin » entrèrent dans la grande salle de l'assemblée et siégèrent pour entamer *illico* la question du jour.

Pour des raisons qui ne furent pas expliquées, on questionna Marduk sur ses pouvoirs magiques. Montre-nous, dit l'assemblée des Anunnaki, comment « tu peux donner l'ordre de détruire aussi bien que celui de créer ! »

Ils formèrent un cercle et « y placèrent les images des constellations ». Le terme employé, *Lamashu*, signifie sans contestation « images/symboles du zodiaque ». « Ouvre ta bouche, l'interpelleront-ils, volatilise les images ! Puis parle à nouveau et fais réapparaître les constellations ! »



Figure 2

De bonne grâce, Marduk accomplit le miracle :

*Il parla, et les constellations disparurent.
Derechef, il parla, et les images revinrent.*

*Quand les dieux, ses aînés,
virent le pouvoir de sa parole,
ils se réjouirent, ils proclamèrent :
« Marduk est suprême ! »*

« Ils lui accordèrent le sceptre, le trône et la robe royale » – un vêtement d’une splendeur inouïe que représentent des scènes babyloniennes (figure 28). « À partir de ce jour, annoncèrent les dieux, ton décret sera sans rival, ton autorité équivalente à celle d’Anu [...] Personne parmi les dieux ne violera tes frontières. »

Même si le texte babylonien laisse entendre que la suprématie de Marduk fut mise à l’épreuve, confirmée et prononcée en une seule session, d’autres textes qui ont trait au déroulement de la prise

de décision font état de ce que l'étape de l'assemblée à laquelle participèrent cinquante dieux majeurs fut suivie d'une autre étape sous la forme de la réunion des « sept dieux majeurs qui jugent ». C'est alors que le prononcer réel de la décision, sort ou destin, fut acté par Enlil en concertation avec Anu ou après son approbation. Il va de soi que la nécessité de cette procédure par étapes et le prononcer final émis par Enlil au nom d'Anu furent agréés par les fidèles de Marduk. Le roi babylonien si connu, Hammourabi, exalta la suprématie de son dieu Marduk dans le préambule de son fameux code législatif en ces termes :

*Si élevé Anu,
Seigneur des dieux qui du ciel sur Terre vinrent,
et toi, Enlil, Seigneur du ciel et de la terre
qui fixe les destins du territoire,
tu déterminas pour Marduk, le premier-né d'Enki,
les fonctions d'Enlil sur toute l'humanité.*

Un tel transfert de l'autorité d'Enlil à Marduk, soulignèrent les textes babyloniens, fut concrétisé et symbolisé par l'octroi à Marduk des cinquante noms. Le dernier et le plus important des noms de pouvoir qui lui furent conférés était celui de *Nibiru* – le nom même de la planète dont les Babyloniens rebaptisèrent Marduk.

Les assemblées des dieux se voyaient parfois convoquées non pas pour proclamer des sorts nouveaux, mais pour confirmer ce qui avait été fixé en un lointain passé sur les Tablettes de Destinées.

Les déclarations bibliques ne sont pas seulement le reflet de la coutume royale qui consistait à consigner les choses par écrit sur un rouleau ou une tablette avant de sceller le document en guise de preuve préservée. Cette coutume même était attribuée aux dieux (et sans doute l'avait-on apprise d'eux). Le summum de telles références se retrouve dans le *Cantique de Moïse*, son testament prophétique d'avant sa mort. Dans sa louange à Yahvé tout-puissant, il exalte le pouvoir de son Dieu à proclamer des destins dont il trace le devenir. Moïse cite le Seigneur qui projette l'avenir :



Figure 29

*Terre, écoute les paroles de ma bouche [...]
Cela n'est-il pas caché près de moi, scellé dans mes trésors ?
(Deutéronome, 32:1-34)*

Les textes hittites découverts dans la bibliothèque royale de leur capitale Hattusa (Hattousa ou Hattusha, ancien nom Hattush²⁶) révèlent des récits de conflit entre les dieux qui ont très certainement servi de source proche aux mythes grecs. Figurent dans ces écrits les noms des dieux anciens car connus depuis l'époque sumérienne (comme Anu, Enlil et Enki). Ou bien transcrits en hittite pour les dieux tirés du panthéon sumérien (tel *Teshub*, « Celui qui souffle le vent », transcription d'Ishkur/Adad). Ou parfois pour des déités dont l'identité reste obscure. Deux chants épiques évoquent des dieux nommés Kumarbi et Illuyanka. Dans le premier, Teshub exigea que les *Tablettes du sort* – « les vieilles tablettes porteuses des mots de la Fortune » – fussent récupérées dans la demeure d'Enki dans le sud-est de l'Afrique et restituées à l'assemblée des dieux. Dans le second, sur fond de conflit et de concurrence, les dieux se réunirent en assemblée pour établir leurs ordres et leurs rangs – ordre et rangs qui furent représentés par l'image sur les murailles de pierre du sanctuaire sacré baptisé Yazılıkaya⁷ (figure 29).

Mais, sans appel, l'assemblée des dieux cruciale, celle qui dura le plus longtemps, la pire génératrice d'amers reproches et au sens propre une assemblée fatidique, fut celle où l'on approuva le recours aux armes nucléaires pour atomiser le spatiodrome de la péninsule du Sinaï. J'ai reconstitué, en m'appuyant principalement sur

26 En Turquie actuelle *NdT.*

la longue archive détaillée baptisée l'*Épopée d'Erra*, les événements jamais révélés. J'ai identifié les protagonistes et les antagonistes et j'ai transcrit de façon quasi-*verbatim* (dans *Guerres des dieux, guerres des hommes*²⁷) les minutes de l'assemblée. Les conséquences qui n'étaient pas voulues, déjà mentionnées, en furent la disparition de Sumer et l'abolition de la vie dans ses cités.

L'épisode constitue aussi l'un des exemples les plus nets, dans sa dimension tragique, de la façon dont la chance et le destin sont susceptibles de s'entremêler.

L'un des joyaux de Sumer était sa glorieuse capitale, Ur, siège et centre du dieu adulé par le peuple, Nannar/Sîn (dieu de la Lune) et de son épouse, Ningal. Les textes de lamentations (*Lamentation sur la ruine de Sumer et d'Ur*, *Lamentations sur la ruine d'Ur*) relatent comment, dès lors qu'il fut acquis que « le vent du diable » porteur du nuage mortel le poussait vers Sumer, Nannar/Sîn se rua auprès de son père Enlil, porteur d'une motion de secours, la requête de quelque miracle divin qui aurait détourné d'Ur la calamité. N'était-il pas impensable, plaïda-t-il auprès de son père, de voir périr cette merveille, Ur, connue du monde entier ? Il en appela à Anu : « Ô, Parfait, en voilà assez ! » Il en appela à Enlil : « Prononce un décret favorable ! » Mais Enlil ne vit aucun moyen de parer cette inexorable issue.

En désespoir de cause, Nannar/Sîn fit des pieds et des mains pour que les dieux se réunissent en assemblée. Au moment où les Anunnaki doyens prenaient place, Nannar/Sîn pleura toutes les larmes de son corps face à Anu, il supplia Enlil. « Ne laissez pas ma cité vouée à la destruction, leur dis-je à tous en vérité », transcrivit plus tard Nannar/Sîn dans ses mémoires. « Ne laissez pas ce peuple périr ! »

Mais la réponse venue d'Enlil tomba, rude et sans appel :

*Ur fut gratifiée de la royauté.
Elle ne le fut pas d'un règne éternel.*

27 *Op. cit.*, chapitre 2.